

11 p. m. jusqu'à 4 a. m. Bel exemple de la façon dont chacun, en Angleterre, essaie de servir. C'est peut-être aussi pourquoi, comme on dit, les journalistes que nous sommes semblent si bien en cour.

A tout événement, nous voici dans le grand hall où des valets nous dépouillent de nos choses. Et presque tous en habit de rue, à l'exception de deux ou trois qui portent la redingote, nous montons vivement dans la grande salle adjoignant le salon où le roi nous recevra. Un vieil aide-de-camp, un Sir quelconque, type classique de correction et d'urbanité nous accueille et nous aurait tout de suite mis à l'aise... si nous ne l'avions pas été parfaitement.

On nous divise par groupes de quatre, et on nous annonce que c'est ainsi que le Roi nous recevra en compagnie de Sa Majesté la Reine, et de la princesse Marie. Je suis assigné au deuxième groupe.

En attendant notre tour d'entrer, je regarde tout autour de cette salle historique où flotte encore le souvenir de réceptions grandioses. Et j'évoque, au milieu de ces portraits de reines et de rois et de hautes altesses, les cortèges magnifiques qui ont du circuler sous ces colonnades et s'engager dans le grand escalier de marbre qui conduit à la grande salle des réceptions, fermée depuis la guerre. C'est un peu de l'histoire d'un régime antique et glorieux qui passe ainsi devant mes yeux comme dans une féerie. Et je distingue en relief deux grandes figures: celle de la reine Victoria, et du roi Edouard VII, le Pacifique... Le soleil joue dans les miroirs et sur les moulures d'or et projette de riches reflets; on dirait que la grande salle n'est plus éclairée que du faste et de la gloire d'antan.

La salle est vide cependant: la plupart des meubles ont été enlevés.

Je regarde dehors à travers la baie vitrée et je vois les longues allées, bien ordonnées, d'un jardin à l'anglaise. La verdure abonde, épaisse et riche, et d'une couleur rare. Mais il n'y a plus de fleurs... Partout en ces lieux revient, comme une note grave, cette pensée: "C'est la guerre..."

Mais c'est notre tour d'entrer. Nous entrons à la file pendant qu'un aide-de-camp crie nos noms. Je ne me souviens pas, franchement, d'avoir éprouvé rien qui ressemblât à de l'émotion en entendant mon nom dans ce lieu. Et pourtant, c'était au moins nouveau !..

Le roi est le premier, debout, en uniforme khaki et avec les insignes de général ainsi que les rubans de plusieurs ordres et décorations. Il porte au bras une bande noire en signe de deuil pour le tzar Nicolas, son cousin, qui vient d'être assassiné. La reine, qui porte aussi le deuil, a l'air encore plus grande à cause de sa toilette noire. A côté d'elle se tient la princesse Marie d'une remarquable beauté.

Le roi nous donne une chaleureuse poignée de mains et tout de suite la conversation s'engage, très simplement, comme entre vous et moi. Le roi, les

deux mains derrière le dos, à l'air intéressé à tout ce que nous disons, et opine d'un balancement nerveux de tout le corps,

Il nous questionne avec intérêt sur ce que nous avons vu en France, fait un sobre et complet éloge des soldats Canadiens.

"J'ai vu moi-même, dit Sa Majesté, les soldats Canadiens, en France, J'ai admiré leur belle tenue. L'Empire n'a pas de meilleurs soldats qu'eux. Dites-bien, en rentrant dans votre pays que nous sommes reconnaissants au Canada de son généreux appui."

Puis le roi nous parle avec admiration des Américains et de leur apport phénoménal. Nous parlons ensuite de la France, et le Roi trouve pour elle un mot de profonde compassion.

Puis, sachant que nous venons de Québec, le roi nous dit le bon souvenir qu'il a gardé de sa visite, en 1908. Il nous dit incidemment qu'il a reçu en audience, il y a quelques jours à peine, le docteur Béland qui sortait d'Allemagne.

Puis, avec une véritable anxiété, le roi s'informe brusquement de l'état de santé de Sir Wilfrid Laurier. Il venait d'apprendre avec regret qu'il était indisposé...

Mais sur un signe imperceptible de la Reine, le Roi change de place, et Sa Majesté vient à nous.

Un mot me monte à la bouche, alors, et sans que j'essaie de le retenir je dis vivement: "Majesté, on vous aime au Canada! et dans Québec particulièrement. On sait là-bas ce que vous faites pour nos soldats, et vous avez gagné tous les cœurs, chez nous."

La Reine, un peu surprise par cet aveu spontané et brusque, rougit comme une jeune fille. Puis, souriante, elle nous dit quelques mots. Cette femme très noble, et très digne nous donne l'impression d'être avant tout une bonne maman. Et c'est, sans doute, ce qui la rend si populaire auprès de tout son peuple, et surtout auprès des soldats qui ont éprouvé particulièrement sa bonté et son dévouement.

Et nous prenons congé de Leurs Majestés après être restés en audience un quart d'heure environ. De fait, nous restions si longtemps, et la conversation que nous eûmes avec le Roi paraissait si animée que nos confrères s'étaient ramassés devant la porte et nous regardaient presque avec envie.

J'ai gardé de notre audience chez le Roi un souvenir beaucoup plus vivace que je n'aurais cru.

J'ai trouvé le Roi, comment dirais-je? très humain. Il n'est pas qu'un rouage plus ou moins inerte dans le fonctionnement de la constitution anglaise, ainsi que trop de gens ont accoutumé de le voir. Mais il est d'abord un homme d'une personnalité attachante, et très vivante.

J'ai rapporté de cette visite mémorable à nos gracieux Souverains un sentiment profond de loyale affection.

ADJUTOR SAVARD.